

Petite revue de philosophie

Lire pour lire La poésie en Revues depuis 10 ans

Claude Beausoleil

Volume 4, Number 1, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105581ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105581ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beausoleil, C. (1982). Lire pour lire : la poésie en Revues depuis 10 ans. *Petite revue de philosophie*, 4(1), 93–125. <https://doi.org/10.7202/1105581ar>

Lire pour lire
La poésie en Revues depuis 10 ans

Claude Beausoleil

Professeur au département de français

Comme d'une bibliothèque imaginée

Comme d'une bibliothèque imaginée, des mots, des titres, des formes, des styles surgissent. La recherche comme un Scrabble où toujours l'on peut poursuivre, s'en tirer, inventer à partir d'un son, d'une ouverture ou d'une erreur. Les mouvements forment une discontinuité, seul socle finalement. Filons parcourus. Livres relus. Index et hasards. Encercler de traits noirs des noms d'auteur. Des revues disparues: *Quoi*, *Éther*, *Stratégie*, *Champs d'application*, *Mille plumes*. Sans archivisme mais avec un constat d'éphémère. Les changements dans la forme, ce qu'il s'y dit de majeur. La langue délurée.

«Les compagnons chercheurs» comme les nomme Chamberland se tiennent debout aux portes de la fiction. Tout y est possible. Surtout l'alerte. L'usage

de la parole. Une atmosphère. Les revues¹ comme des déploiements de questions.

Marginalement la passion

C'est donc souvent autour de petites revues que s'organise la publication des textes marginaux.² La dynamique propre à ces démarches découlant d'un rapport entre le questionnement théorique et critique de la fiction. Le changement de la thématique en poésie québécoise est un terrain efficace pour saisir la mouvance. Écriture du pays, changée en écriture de l'écriture. Crises rapides. Nouvelle écriture elle-même questionnée. Les temps vont vite et le roulement des hypothèses concasse toute certitude. La phase formaliste, ayant liquidé les vieilles formes, se lézarde à son tour. La ville et le corps prennent une place dans la suite. Corps des femmes, corps de la langue, corps lié à un réel. Dépoétisation radicale de la poésie. Tant de détours pour illustrer un présent pluriel. On parle vite et dans tous les sens. C'est la passion.

L'écriture critique m'écrit et dans cet espace à la fois spécifique et tributaire j'affirme des positions qui sont une lecture (le point de vue quoi) de ce qui s'est remué dans le corpus de la fiction québécoise des dix dernières années. Écrire sur ces textes neufs, audacieux, souvent passionnants, c'est participer par addition à un état d'éclatement, de recherche et de changement du culturel. La littérature québécoise moderne trace un lieu à ceux qui s'intéressent au renouvellement des

1. Les appels de note renvoient aux remarques complémentaires en fin de texte.

hypothèses de lecture et d'écriture. Littérature de rupture, littérature expérimentale, littérature de transgression, littérature d'affirmation et d'exploration, elle scande des pulsions dynamiques. Les dix dernières années de production ont définitivement rendu indiscutable la question d'une littérature québécoise qui soit spécifique et originale. La place qu'on lui donne dans l'enseignement collégial, sur ce point en avance sur l'enseignement universitaire, affirme davantage encore cette vivacité de création. Les oeuvres sont multiples. Les auteurs rigoureux. Lire aujourd'hui³ serait un angle pour dire (phénomène éphémère et variable — question de temps, de l'histoire individuelle et collective, d'un lecteur ou d'une société) qu'il faut *se déplacer* quitter l'établi d'un point de vue et se perdre dans la relativité du désir de comprendre ce qui et comment *ça* arrive. Alors la lecture devient organique, nous bouge, rend l'individu porteur et à la limite créateur d'un mouvement qui le change, le traverse. Lire la nouvelle littérature québécoise c'est participer activement à ce processus de changement, de critique et de jeu qui la sous-entend. Si lire c'est lier. Écrire c'est s'écrire. Aujourd'hui je me lis au mouvement de nous parler: *Je* est un *Je*. *Il* est un jeu, *tu* est un autre.

J'ai souvent par goût ou par plaisir *choisi*, mais toujours le choix m'intéressait, me prenait, me parlait. Plusieurs des ouvrages que j'ai commentés ou recensés sont marginaux dans leurs lieux d'édition, dans leur écriture, dans leurs significations, dans leurs buts... Pour moi ces oeuvres marginales il faut les lire positivement comme des signaux elliptiques, figures du tiltage, du flash, figures de ce qui arrive. Cette lecture des oeuvres marginales m'incite à croire que c'est là

dans les marges que s'écrit une portion signifiante stimulante de notre littérature qui d'ailleurs par une question de circonstances (situation nord-américaine, bassin de lecteurs possibles, etc.) est presque entièrement vouée à une certaine marginalité. Mais la marginalité n'est pas pour moi un fait mineur. Ce peut être une façon critique de vivre et d'écrire, un mode de travail sans concession, éclairant, exigeant, saccageur. La littérature québécoise est souvent excessive et rêve tout haut sa dissidence. Sa langue se délie par sauts, parfois en cris, livrée à la crise due à sa situation linguistique et culturelle spécifiques.

Mais un texte se promène, regarde, passe, ne se fige pas. Il parle dans sa promenade. Il respire pour suivre les courants: la modernité, la ville, le nouveau réalisme, la forme, les sens, les vies. Souvent c'est dans les revues culturelles que ça se passe. Y circulent des aspects déflagrés qui parlent de l'actuel en transformation.

La fiction et la théorie s'agitent. Les librairies, les bars et les cerveaux ont en main les manuscrits de nos désirs.

Des mots et des idées

Des mots et des idées se disposent sur la feuille. J'entreprends le décompte des lueurs de la fiction. Je repasse les phrases qui finalement inscrites ont pourtant été bousculées, refaites, déplacées. Parler de la poésie publiée en revue depuis dix ans. Parler aussi des écritures marquantes. Parler de ce qui dans l'écriture me donne envie d'écrire. Mais aussi écrire. Écrire pour écrire comme on dit *lire pour lire*.⁴ Face à la machine. Au milieu des ambiguïtés. Un peu en travail j'avance quelques

hypothèses. J'ai vite décidé et un peu malgré moi de tirer le style de mon bord. J'avais suivi d'abord des lignes un peu sèches puis lentement la faille s'est montrée et dans cette faille les volutes de la fiction. Envahi et par choix j'écris. Ça se fissure déjà comme en un terrain vague sorte d'errance d'écriture qui déverse ses alternatives. Le texte m'a transformé car je ne peux l'introduire, j'y succombe car il ne m'appartient déjà plus. Je m'y reconnais, je sais. J'en prends la forme, l'écoute. Il me ponctue. Maintenant il me reste la lecture comme parole.

«Enfin, il me faut bien reconnaître l'instabilité d'un texte qui ne parvient pas à «prendre» ni dans le registre du discours conceptuel (théorique, critique) ni dans celui du poétique. Il procède à partir d'une oscillation, sinon délibérée, du moins consentie, entre ces deux plans. Une oscillation qui provient de la visée d'ébranler, l'une par l'autre, la position de conscience spécifique à chacune. L'écriture est l'exigeant travail d'un tel ébranlement. Et son lieu est celui de l'expérience endogène, tâtonnante, écartelée, résolument risquée dans l'écart, la distance prise par rapport aux catégories et aux protocoles du Discours occidental. En vue d'un savoir que j'appelle gnose. Inscriptions métisses, écriture d'hybridation.»

Paul Chamberland (*La dégradation de la vie*)

Cette façon de poursuivre

Cette façon de poursuivre les traces, les relier, les relire. Tenter de les faire signifier, les retourner vers elles-mêmes et vers le champs regardé également. Cette manière d'écrire sur l'écriture me séduit et me poursuit jusque dans les repères que je voudrais pointer. Le corpus alors s'ouvre sur une série de ramifications qui parlent chacune leur tracé. La fiction moderne se déplace

dans des lieux multiples et éclatés. Ici je parle *après coup*, c'est-à-dire après les remous de la première lecture, du premier contact. Je parle du côté de l'écriture. Je bifurque et me retrouve entre le lu et le rendu différent de mon texte sur. Pourtant ce n'est pas un texte au second degré que je fabrique alors, c'est bien plutôt une promenade faite d'intuitions, de goûts et d'analyses.

Marilyn⁵ fréquentait des colloques où tous les sujets étaient strictement théoriques. Elle ne s'en plaignait pas. Elle souriait.

Signaler

«Le jeu entre la partie et le tout, c'est le lousse métonymique dans lequel s'engage toute écriture *sur*. La situation, quand on la lit explosive, est une situation *critique*.»

Yolande Villemaire (*jeu de cartes* (fragments))

Signaler dans les brisures des raptus de lecture. De ces textes et de ces tendances qui nous séduisent, nous dirigent parfois par un cheminement qui tient à la fois de la fascination et de l'intelligence. Donc ne pas lire chronologiquement ou sociologiquement mais plutôt s'arrêter à ce qui nous a déjà, pour différents motifs, arrêtés. Une sorte de trajet fatal qui tenterait de décrire le comment de l'emprise de certains textes sur moi lecteur-écrivain. Les phrases me viennent comme des gestes de reconnaissance. Je transcris les mots de mon itinéraire.

De ces hypothèses, Marilyn avait une idée américaine. Sans être théorique, elle savait l'importance que peut prendre la définition d'une démarche pour préciser l'enjeu. La fiction est toujours un peu là qui guette.

Voir et parler

«va donne-lui les mots à lire et disparaïs»

Michel Beaulieu (*Sept fois tournée
la langue effleure*)

Ce qui m'a frappé dans ce qui m'intéresse maintenant en poésie c'est le rapport aux langages des formes. En voyant un ouvrage ou une revue de poésie je me sens dans un lieu qui est spécifique, un espace du mental et de l'intériorité qui matériellement est visible. Je fouille dans une pile de numéros de revues. Un dernier numéro des Herbes Rouges, ou Hobo/Québec un peu plié, un ancien numéro de Cul-Q qui traînait et qui ne traînait que chez moi. C'est un paysage palpable. Ces revues m'ont d'abord pris par leur facture, leurs signes extérieurs: couvertures, formats, allure générale qui attire, rassure ou inquiète. Elles m'ont d'abord parlé de ce qu'elles avaient l'air. Cet air circonscrit dans leurs fibres, leur visuel. Dans les librairies elles parlent autrement. On les voit moins. On les camoufle comme si elles avaient quelque chose qui n'est pas régulier. Rarement on met *en évidence* une revue de poésie. Presque toujours on la disperse. On fait (les libraires) comme si ce n'était pas important avec l'excuse du *pas vendable*. Pourtant lorsque l'on tombe littéralement sur l'une d'entre elles on reconnaît immédiatement le lieu spécifique. Elle redit son allure et souvent tranche sur le contexte de la librairie. On sait qu'on l'a reconnue. On jette un oeil sur les autres bouquineurs. On voudrait peut-être les diriger vers le rayon secret. On feuillette. Pour ma part quand j'ai fini ce petit jeu souvent je laisse le fameux numéro traîner sous un angle différent, histoire de le mettre en vue, me disant, utopie désir ou je ne sais trop quoi, que d'autres comme moi la verront et s'y

glisseront comme dans un lieu presque interdit. Elles sont partout dans les recoins, ou absentes et on les cherche machinalement comme pour vérifier nos hypothèses: librairies trop commerciales, dédain pour la poésie, ignorance de la littérature nouvelle etc. À ce jeu quotidien attaché aux promenades dans les librairies s'entremêle un jeu imaginaire, une topographie, un réseau d'un autre ordre. On les voit presque toutes comme un corpus qui évacué souvent des comptoirs et des vitrines n'en demeure pas moins paradoxalement présent, là à la pointe de la recherche qui se trame dans ces pages qui explorent les réels du littéraire.

Interroger

Interroger. Ne pas craindre l'inouï. Des débuscages dans la profusion fictive. Les revues comme des discussions. Les textes actuels activent leur vitalité. Souvent non-lus, ils expérimentent les limites de la lisibilité. Pourquoi? Simple question qui pourtant n'est pas blanche. L'illisibilité est la tentation de la fiction. Le risque ultime. Le dernier territoire. Ce n'est pas un but, c'est un risque. On peut le courir en pleine transgression car c'est dans cette ligne (le non-recevable) que se profile le dicible (ce qui se dit comme cible, le s'écrivant). L'entreprise littéraire a toujours affaire à une terrible aliénation, presque un postulat: son désir. Les formes que prend le désir d'écrire n'indiquent-elles pas un déclic qui même expliqué ou relativement explicable n'est pas tout à fait de l'ordre du contrôlable. Même dans les productions concertées, même dans la littérature de sabotage, de transgression, de limite, une question demeure: pourquoi à la source cette *passion de fiction*? Le vouloir-dire devient le dit et la cible.

Jouant avec la bouteille blanche de liquide correcteur opaque, Marilyn faisait le bilan de ses passions. Rien ne bougeait. Ni les feuilles, ni l'air, ni les réponses.

Le point de vue

«Les connexions clandestines: les réseaux commencent à scintiller. *Toujours est-il que:*»

Nicole Brossard (*le cortex exubérant*)

Quand je parle de revues littéraires publiant de la poésie, je tranche d'une certaine manière la question en plein dans le vif. C'est là souvent que ça parle le plus. Que ça change et permute. Les revues peuvent être perçues comme des laboratoires dans lesquels travaillent textes et expérimentateurs à même la mouvance du langage. On y cherche souvent de nouvelles voies à travers une exploration méthodique des codes et des significations. Lire ces objets c'est participer à l'état de la recherche. Ces revues axées sur l'expérimental proposent des figures qui ne viennent pas fixer le langage mais bien plutôt viennent le mettre en crise, l'ébranler, le tester. À partir des fragments publiés dans ces revues on verra plus tard les ouvrages neufs qui referont à une autre échelle de diffusion le point sur la question littéraire. Ainsi les revues sont des lieux privilégiés pour saisir l'avenir de la littérature. La revue est l'anthologie elliptique d'un avenir.

Quelque chose d'autre qui me séduit dans la question des revues c'est qu'elles originent souvent sinon toujours de l'amitié liant certains écrivains ou personnes intéressées à la fiction. Ce ne sont donc pas des lieux neutres. Elles parlent leurs origines. Les comités de rédaction et les collaborateurs ont des liens qui tiennent du vécu et du fictif. Ce qui n'est pas exclu

mais est moins fréquemment le cas pour les rapports existant entre les écrivains et leurs éditeurs, sauf peut-être pour ce qui est de l'édition marginale ou artisanale. Nées souvent de discussions entre amis elles garderont dans leur action ce rôle de discussion, de juxtaposition de désirs et d'orientations. C'est en partie ce qui fait de la revue de poésie un point chaud du monde littéraire. L'individuel s'y annonce en groupe, en confrontation, en complémentarité. À ce jeu la revue sert de couverture. Et souvent dans les commentaires sur des auteurs on dit «il est aussi de telle revue» ou «il a été longtemps de telle revue». Ce «telle revue» servant de révélateur pour circonscrire les géno-orientations de cet auteur. Écrire dans une revue c'est l'alimenter et un peu lui appartenir. Les revues sont spécifiques et voraces, souvent en effort de différenciation par rapport aux autres revues, pourtant elles peuvent se regrouper sous la même catégorie d'*exclues nécessaires*.

À lire comme des jeux

À lire comme des jeux de feuilles, de celles qui circulent entre le corps du texte et le visuel. Les mises en pages soignées. Les typographies choisies. Les papiers colorés. Les gravures, reproductions, montages ou dessins. Le letraset. Les collages. Un espace est ici précisément délimité il s'agit d'une production attentive à l'esthétique. Le travail de présentation est très important à l'intérieur de chacune des revues feuilletées. Le look parle en lui-même. Toute revue est tributaire de sa forme.

Marilyn se situe dans la marge, de là elle intensifie son champ de réflexions. Évasive, elle replace une mèche blonde tombée sur son front.

Des titres et des flashes

«À l'heure actuelle le Québec se recrée dans une production littéraire tendue et inquiète. À l'attitude révolutionnaire des jeunes poètes nous ne pouvons que constater une solidarité et un dynamisme nouveau. Le risque fragile de paraître hétéroclite sera compensé par la richesse qu'apporteront ces multiples collaborations. LA BARRE DU JOUR s'efforcera d'être un port d'attache pour l'écrivain et le lecteur.»

Présentation, La Barre du Jour, vol. 1, no 1.

«Ouvrir des débats. Présenter des affirmations, des réalisations, des jeux, des expérimentations, des mises en crise. Nous prenons de page en page la parole(s). Établir un rapport ludique/formel/sémantique avec le lecteur, c'est intervenir culturellement dans les processus de changement. Pour nous, le changement n'est pas tracé d'avance, il est en PERFORMING.»

Ouverture, Cul-Q, nos 4-5.

Prendre les titres au pied de la lettre et mettre la main sur leur sens. Commençons par Les Herbes Rouges. Titre qui indique son pluriel. Les herbes sont nombreuses (105 numéros parus depuis octobre 1968). On lit dans l'Herbes la vivacité et l'ondulation. Aussi un certain naturel. Cette revue, une des plus importantes pour saisir la modernité de la littérature québécoise actuelle, est également une des plus «naturelles» au niveau de son fonctionnement technique. Dirigée par deux frères, François et Marcel Hébert. Imprimée par une amie, Ginette Nault. Souvent là on a participé à l'élaboration matérielle des différents numéros soit à l'étape de l'encartage ou du brochage. Pour le mot rouge on pourrait parler de l'intensité du rôle dynamique et essentiel qu'elle a joué au Québec. Même une certaine teinte de politisation qui s'y précisa autour de textes soit à tendance féministe ou à tendance marxisante. Toute une avant-garde s'y est agitée.

Passons à La Nouvelle Barre du Jour, revue elle aussi importante dans le contexte de la modernité en littérature québécoise. D'abord que cette revue se soit intitulée dans une première phase (de 1965 à 1977) La Barre du Jour démontre bien qu'on y a traversé différentes étapes. Cette Barre du Jour pointait un peu l'avènement d'une littérature expérimentale, d'une recherche formaliste à l'intérieur des préoccupations qui allaient marquer la littérature québécoise surtout celle de 1968 et après. Cette Barre du Jour faisait figure de proue. La Nouvelle s'y ajouta, la conjoncture avait changé, les comités se remplaçaient quoique comme dans certains mots du titre certains membres demeuraient, comme Nicole Brossard qui était de l'équipe de fondation et membre du comité de rédaction de La Nouvelle Barre du Jour jusqu'à tout dernièrement. On voulait sans doute bien indiquer le nouveau souffle qui animerait cette barre qui déjà sentait le besoin de réaffirmer son travail de modernité et de recherche. Hugues Corriveau, Lise Givrement et Louise Coitnoir ont maintenant pris la relève de Jean-Yves Collette et de Michel Gay. Le travail s'affirme et se diversifie. Plus de 115 numéros en rendent compte. C'est souvent là encore que se pointent les tendances les plus novatrices. De jeunes auteurs y parlent. Forme et rigueur s'y trament à travers parfois *le sourire des nouveaux calligraphes* (M.D.).

Dans *Hobo/Québec* qu'y a-t-il? D'abord un vagabondage signalé par le hobo. Un vagabondage dans une vision québécoise (la seconde partie du titre) sur les routes de l'Amérique. Vagabondage dans la contre-culture, la beat-generation et l'éclatement des genres littéraires, des modes de vies, des idées. La forme aussi

sera différente, ici pas d'allusion au livre mais plutôt un format tabloïd qui permettra par son plus grand territoire paginal d'utiliser des jeux de mise en page qui ajouteront à cette idée centrale de vagabondage du côté de la fiction en travail. La promenade va d'ailleurs dans tous les sens. Plusieurs courants poétiques et politiques s'y sont cotoyés. C'est d'ailleurs la seule revue de poésie des dernières années où il y a eu des ruptures, des départs fracassants, des polémiques, etc. Ce Hobo est vivant et ses routes sont nombreuses après 47 numéros parus depuis 1973 à un rythme lui-même vagabond il poursuit son travail sur diverses scènes: textualité et quotidienneté, formalisme, underground, érotisme urbain... Cette revue importante par sa marginalité inscrite dans son fonctionnement et ses contenus est également la plus boudée par le critique littéraire. Ici le travail de coulisse est du côté de l'audace et de la transgression. On s'y joue souvent durement.

Pour Estuaire, on se retrouve face à un titre poétique et en même temps ancré dans la territorialité. Venue de Québec, née sur les rives du fleuve St-Laurent, elle portera dans son titre l'effort d'esthétisation et de pont entre la modernité et un certain lyrisme plus traditionnel. Cet Estuaire est venu de la nature et il parle souvent ses signes. Donc contenus toujours relativement en aval ou en amont.

Et Cul-Q maintenant. Là aussi un référent contextuel. Cul-Q pour culture québécoise. Mais un référent contextuel nié, ironisé sur son propre territoire. Il y a du ludique ou du Leduc là-dessous. Cette note farfelue dans le titre de la revue se retrouvera à travers divers ouvrages qui y seront publiés, que ce soit des livres-objets ou des objets-livres. Recherche sur la forme

physique et l'objet hétéroclite. Le sourire se profile un peu partout d'*Un livre de biscuit* à un *Cocktail Molotov* des jeux sont injectés dans une allure oscillant entre la modernité et le dérisoire. Lieu critique qui s'acharnera à mettre en doute l'idée même de modernité. Leduc, le directeur y a laissé sa trace. Mium-Mium (24 numéros parus) est une revue née de la revue Cul-Q. On y déguste des textes à saveurs de déconstruction et d'explosion. Souvent entre la forme, le fun et la phonétique. L'expérience est maintenant terminée.

Moebius (13 numéros parus depuis 1977) est la plus lisse des revues de poésie au Québec. S'y retrouvent et y retournent des textes qui se suivent dans la bande labyrinthique. De forme allongée l'envers et l'endroit de ces textes sont indissociables. C'est peut-être pour cela que la poésie y est souvent ou fatalement «poétique».

D'autres revues se consacrent à la poésie mais de façon hybride. La poésie y est cependant importante sans y prendre toute la place physique. Dérives par exemple. Ici le s est essentiel. On dérive vers différents rivages. Des textes sur des thèmes. Des textes aussi modernes mais qui, disons-le, souvent dérivent justement des pratiques d'écriture explorées par les revues mentionnées avant. Mais l'espace de la dérive demeure pluriel. On songe aussi à Liberté la plus ancienne des revues culturelles québécoises publiant parfois de la poésie. Le terme de liberté fait un peu daté en soi, global aussi, teinté vaguement d'humanisme. Les poèmes y seront de la même encre, libres et généraux. L'Atelier de Production Littéraire de la Mauricie (10 numéros parus): ici, le long épelage un peu ardu. Atelier donc en

chantier. D'où l'indéfini et souvent le tout allé des contenus. Mais également l'aspect production en activité en confrontation. Et la Mauricie comme désir d'éclatement par rapport aux grands centres comme Montréal. Se marquer et se démarquer. Un enjeu complexe.

Quelques flashes donc au sujet des noms des revues retenues. Des mots qui viennent tourner autour des mots. Des sens qui viennent se creuser sous les titres. Pour les décoder on peut émettre des hypothèses qui tiennent elles-mêmes de la fiction. Souvent choisis au hasard même lorsqu'il y a consultation, les titres n'en demeurent pas moins une bonne manière d'aborder le rapport au sens qu'entretient une revue littéraire. Mais il y en a d'autres qui surgissent. D'autres comme Scrap (2 numéros parus). Formés de collages de déchets et de résidus délivrés par le réseau urbain, on lit en guise d'éditorial à la première livraison: «(ce sont là des signes codés ils ne peuvent rien garantir) je lâche la chaîne qui nous étrange de contorsions normatives dans tes petits rêves émiettés et littéraires parfois» (pas du tout une revue mais une conspiration un choc). Et maintenant Urgence et Résistance pour décrire l'ailleurs, le mouvement de la parole. Et Arcade proposant ses lecteurs de la modernité et de l'imagination. D'autres sûrement aussi à venir.

Marilyn avait en main la réédition de *Sauterelle dans jouet*. («si la logeuse orne sa pince seulement et»). D'un air grave elle l'examinait attentivement.

Des pages sont tournées

«si tant est qu'ainsi nous insistons autour du texte à déployer doucement des titres, saisis et là. je dis cela comme une occasion d'inscrire en son lieu une écriture menée à terme.»

Normand de Bellefeuille (*le texte justement*)

Le sujet. Écrire dans la mêlée. Écrire l'énergie qui court. Des pages sont tournées, relues. On peut toujours dire que les revues sont des catalyseurs. Leurs substances viennent d'agglomérations de textualités diverses. Elles s'évertuent à proposer; elles changent. Le sens traverse les numéros. J'inscris au dactylo les cycles qui les marquent. Autant de pièces que de hasards. Elles entretiennent un goût du risque. J'y plonge. Elles stylient.

Je dérive à travers le corpus. Fouillant et glissant. Lisant et listant. Les premiers numéros de chacune d'elles. Je les retrouve sur les rayons du bas de ma bibliothèque. Je les avais placés là. Près de la poussière au fond. Chose étrange je remarque qu'elle vieillissent toutes rapidement. Les plus anciens numéros ont 10 ou 15 ans et déjà ils font figure de morceaux jaunis. Je me dis que non. Je me dis comme la modernité vieillit vite et cependant que les prémices en sont récentes.

Certaines couvertures sont carrément désuètes. Je fixe des dates et je m'étonne encore: 1968, 1966, 1973... Est-ce le temps qui passe, ou seulement ses couleurs sur le papier. Les textes aussi.

Marilyn avait fait le tour de la plupart des articles écrits au sujet des revues. Elle en avait d'ailleurs fait très rapidement le tour. Discretion. On parle peu de ces choses. On les croit incommunicables. Elle réfléchissait à ces hypothèses portant sur le rôle des avant-gardes,

le rapport communication et littérature, le jeu de la littérature de recherche et ses liens avec les contextes où elle s'inscrit malgré ce que de prime abord on pourrait en penser. Un peu agitée, elle remet un de ses disques et regardant vers la bay-window de son cottage de stuc, elle se dit que ces questions reposent sans cesse la question du sens, du désir et de l'audace de la perte. Les revues n'ont pas à viser l'efficacité vérifiable. Elles sont efficaces au niveau de la transformation. Un autre jour s'achevait, le soleil tombait rouge, on se serait cru à Montréal ou encore dans une scène de *Niagara*.

Des revues tout autour. Des mots. Des indices. Un texte à faire à ce sujet, dans ce sujet. Les cigarettes passent. Le temps regarde les sommaires, les noms qui reviennent, souvent les mêmes auteurs, comme une insistance à parler, à raffiner. Le décor est posé. Des phrases, des signes, des suites. Il y a certainement quelqu'un que ce travail passionne. Le vent, l'illusion, la sémantique et la rumeur du soir calme pour un moment la pulsion. La recherche prend des poses.

De l'énumération

Dépister les mots qui disent exactement ce qui se passe. La pagination. Les noms des collaborateurs. Les indices bio-bibliographiques (parfois). Les extraits comme indication. Les mois, années, volumes. L'ordre des choses pour situer les choses. J'énumère ici des caractéristiques. Elles défilent froidement indicielles. Le sens des détails alors prend forme. Des trajectoires simulent la représentation, il n'y a pourtant rien de définitif. Le style est un reptile.

Mais alors dans tous ces mélanges et sentiers il y a pourtant des visages, des tons qui viennent afin de faire surgir le son. Je ne reviendrai que sur ce qui m'a plu. Des auteurs que je trouve survoltants, personnellement je referai un trajet du vouloir lire et écrire. Un écrivain est toujours traversé par ses semblables. Il n'est qu'une variante dans la joute fictive. Pourquoi écrire sinon pour varier. Des cernes de mots viennent d'autres auteurs, simulacres de nous-mêmes ou encore dérivés, ou encore notes apocryphes d'un manuscrit vaste comme l'abandon universel à la recherche de la signification. Des bandes de mots arrivent à se dire. D'autres éteints referont surface dans d'autres textes, signés par d'autres auteurs, sous l'imprimatur d'autres revues de poésie. Toujours l'ouverture se profile et le texte moderne est sans fin car il n'appartient qu'à la permutation teintée par les zones de l'individu qui parfois le frôle de plus près, l'inscrit miroir en fuite d'un projet qui finalement à la limite échappe au scripteur qui tenant compte de lui toujours ajoute cependant à la rumeur des mots, des phrases et des passions pour la fiction. Ce qui est plus que le mot est ce qui fait qu'on s'y donne.

Fureur, besoin, avalanche, dessin à accomplir, travail en projet l'écriture traverse les revues comme un jet dont l'économie n'a de sens que dans la globalité, l'immensité de ce qui la soutient. Se servir des mots sans pourtant les contrôler totalement, voilà une brèche qui définit la fiction moderne. Écrire mais aussi y être relativement obligé et par cette dissolution du soi dans le magma des mots et des formes soudain en plein travail retrouver l'illusion et la réalité d'une spécificité qui elle-même remise dans un ensemble se posera comme une illusion. Flots de mots et de rêves. Ratures empê-

chées que sont les textes finis, la fiction dévora et son lecteur et son concepteur. C'est pourquoi les revues nous injectent toujours des plaisirs et des découvertes à petites doses. On finirait par ne plus rien retrouver car chaque écrivain, chaque scripteur travaille à la revue universelle, fragmentée. Seul il fabrique le grand sommaire utopique, celui de celui qui aurait ou aura tout écrit.

Mais qu'est-ce qui fait que l'écriture nous change et qu'à la fin on est plus qu'elle et pourtant délibérément autre chose. Question centrale que celle de l'investi. Question sans solution puisque ce serait la réduire comme si l'explication scientifique de la question de la vie avait dit le dernier mot sur cette question.

Installée à la Bibliothèque Nationale, Marilyn se disait qu'à cette heure de fin d'après-midi, les terrasses de la rue St-Denis devaient bien commencer à se remplir. Elle se rappelait toutes les conversations qu'elle y avait tenues avec des auteurs qui voulaient tout changer et les formes et presque les mots. Appuyée sur le dossier verni de sa chaise de chêne massif, elle se rappelait des bribes de conversations, des projets de performances, des recherches sur des thèmes nouveaux à explorer, des jours d'alcool aussi, des discussions serrées sur le sens de la littérature, sur un dernier numéro de revue, sur la maquette laide ou bien choisie. Elle se leva pour consulter avec nonchalance le fichier des périodiques littéraires. Personne ne la suivit des yeux, à cette heure les lectures sont trop absorbantes pour cela.

Mais qu'est-ce qui fait que l'écriture change. Qu'est-ce qui pousse le nouveau à toujours poursuivre

et finalement à toujours gagner. Où est l'enjeu. Pourquoi jouer. Le catalogue des revues de poésie pose autrement mais toujours cette question.

Défricher et choisir

«Mais nous voyons plus tard que CETTE ÉCRITURE NE PARDONNE PAS QUI ÉLARGIT LE CENTRE OUVRE LE CERCLE EXPULSE AU LARGE LE DISCOURS DÉCOUPE LES ENTENTES TACITES LES ÉVIDENCES DU DIVAN / DU PLAISIR / DE LA RAISON (toute *raison* ayant en conseil exécutif, une *compagnie* précieuse à défendre, une *réserve* à protéger un ongle blanc à nettoyer, nous trompons la raison *qu'on nous donne*).

Nicole Brossard (*Le cortex exubérant*)

En parallèle j'inscris un autre texte. Pure fiction qui se pressait aux détours des phrases. Assaut. Lignes en activité. Mots lâchés. Je parle de revues et pourtant je les évite, je les traverse de biais. Écrire prend toute la page. J'aborde donc le sujet: l'écriture comme évidence.

Déborder. Déraper. Faire sauter la limite des genres. Pas de compte-rendu. Pas de déduction qui limite. Seulement le souffle qui en accord avec l'instant de l'inscription défait le fichier de la didactique. Et si avouant mon projet de fiction je me tenais soudainement tout à côté. Comme si de le nommer le faisait fuir. Alors parler d'autre chose, un angle qui n'a pas été traité. La place de la fiction. La place de l'analyse. Et l'objet analysé, lui, qui se dérobe à travers les dédales de ses fictions, dédales qui lui permettent d'avoir l'air du sujet traité. J'allume une cigarette. Je baisse le volume du disque. Un goût soudain de feuilleter le journal comme pour mieux saisir le spectre des revues de poésie. On traque le langage. On lui tord les sens. On le dévisage aussi, souvent le défigure. On le remet en place. On se

méfie des clichés. Pourquoi le cliché est-il le plus grand ennemi de la revue de poésie moderne. Qui lit encore le journal comme source d'information réelle? N'y glisse-t-on pas comme par habitude sans trop y croire, connaissant déjà les formules, pouvant les terminer dans nos têtes? La poésie est ce qui ne se termine pas. On croit avoir tout lu et voilà qu'une phrase, une page vienne nous déranger. Voilà les vraies nouvelles.

Choisir sans hasard quelques auteurs et quelques textes. Les rendre visibles par le processus du commentaire. Les sortir de leurs contextes (les revues où ils ont été publiés, le panorama d'ensemble dont ils font partie) et par des montages tenter de faire du sens. Prenons des exemples dans Les Herbes Rouges. Plusieurs auteurs. Plusieurs tendances. Mais un accent central: la modernité. Prenons les livres d'André Roy qui en a déjà publié une dizaine dont *N'importe qu'elle page* (1973), *Corps qui suivent* (1977), *Le sentiment du lieu* (1978) ou encore *Les passions du samedi* (1979). On retrouve dans le trajet que cet auteur a fait à l'intérieur des textes parus aux Herbes Rouges toute la démarche de la modernité: L'écriture scrutée jusqu'en ses fibres syntaxiques, lexicales et sémantiques se résorbera en une explication de la quotidienneté urbaine où l'individu ayant traversé les phénomènes de structures se nommera au centre du corps et de ses passions vitales. Avec ce seul auteur on peut saisir le raccourci d'un projet-trajectoire emprunté par toute une partie de la littérature d'avant-garde au Québec.

«comme lu découpé, la langue circule / (brèves bulles par certain côté, fesses) / ou / un bijou une, fraise du, sperme très, serré / par un savant pelage il s'agit, ininterrompu / délier ce qu'on dit la peau / et le pourtour / donc dans un geste un peu /

: une aiguille un, doigt simple, tige / le sommeil retrousse
qu'il traverse / de retrouver plus beau»

André Roy, (*D'un corps à l'autre*, Les Herbes Rouges, nos 36-37)

On pourrait dire un commentaire semblable sur l'itinéraire suivi par Nicole Brossard à l'intérieur de son travail d'écriture: oscillation entre le corps de la forme et la forme du corps, d'*Aube à la saison* (1965) à la rétrospective *Le Centre Blanc* (1979), de *Un livre* (1970) à *Le sens apparent* (1980) c'est une suite de réflexions sur les conditions d'une écriture de recherche. En ce sens le travail de Roger Des Roches est aussi axé sur l'expérimentation langagière maximale sans pour autant évacuer les questions d'une sémantique qui se met en cause et sans cesse se fait tilter. «*Tous, corps accessibles...*» paru en 1979 aux Herbes Rouges venait rassembler plusieurs éléments de cette recherche. On peut lire dans *La vie de couple* (Les Herbes Rouges, nos 50-51): «comme clivé: compulpé: criant critique stade de la loupe corps habité par la critique (mouche) et sort du mythe du bon corps *déshabillé dans la banque du lu: hors du lu point de sa robe*». Les textes aussi de Normand de Bellefeuille qui sans genre et sans limite ont donné à lire un souffle nouveau dans la poésie des Herbes Rouges. Des titres: *Le texte justement* (1976) ou encore *Dans la diction des monstres* (1980). On peut lire de De Bellefeuille dans *Pourvu que ça ait mon nom* (Les Herbes Rouges, 1980): «J'ai mis du noir pour coïncider. J'ai mis du noir parce que je suis louche, décadent, provisoire. C'est moi la jeune vierge. Et je pense à la convoitise, les yeux doux et des mots, les lèvres de n'importe qui parlant étrangement, s'ouvrant d'étonnante façon, pour de si lentes confidences.» Les formes sont également prises à partie dans des textes comme *Bloody*

Mary de France Théoret ou encore dans *Que du stage-blood* (Collection EXIT, éditions Cul-Q, 1977) ou *Machine-t-elle* (Les Herbes Rouges, 1974) de Yolande Villemaire: «comme sauvage : illicites / archiver l'extase / les entraves / ÉNERGIE CRASSE / en syndrome de kitsch / «c'est balan, balan, balan» / balbutie-t-elle / fish eye de tactiques *laminées*». La forme, toujours elle, reprend son souffle épique dans plusieurs ouvrages de François Charron. Nommons entre autres: *Blessures* (Les Herbes Rouges, nos 67-68): «ce mot: l'inconvénient, mémoire de l'avenir. Ce qui permet de supposer le souffle. Au monde? Pourquoi pas? Ondes favorables et inaperçues dit l'écoutant. Et verse. L'évocation ahurie. L'en dessous.» Travail assidu. Les Herbes Rouges paraît régulièrement depuis sa fondation en 1967. Travail de défrichage et d'affichage. C'est souvent du côté des Herbes Rouges que les modes sont nées. Et ici prenons le mot mode dans ce qu'il a de positif c'est-à-dire dans le sens de son pouvoir de changer ce qui est figé, traditionnel. La mode alors n'est pas un phénomène superficiel mais bien un agent actif qui travaille au renouvellement, à l'éveil.

Les perturbations lexicales

Longtemps j'ai pensé que le travail principal de la littérature moderne se jouait au niveau de la syntaxe et de l'organisation d'ensemble des structures. Mais je gardais un oeil sur la question lexicale. Maintenant il me semble évident qu'il y a là aussi travail. Intervenir par un mot dans un amas d'autres mots peut complètement changer le sens, le désorienter, le faire parler. Les juxtapositions de mots donnent à lire des manières qui tiennent à la fois du jeu et de l'effort d'ouvrir, de

complexifier. Dans *Hobo/Québec* on pourrait souvent noter de ces aventures lexicales. Elles sont de l'ordre de l'intervention anarchisante. Des textes comme ceux de Denis Vanier, Jean-Paul Daoust, Josée Yvon et Lucien Francoeur en sont le territoire. Chocs divers. Lectures de l'imaginaire et du quotidien. Transgressions. Les pages agressent le lecteur, les mots comme des spots inondent la lecture. Chez Denis Vanier dont les oeuvres principales sont *Pornographic delicatessen* (1968), *Lesbiennes d'acid* (1972), *Le clitoris de la fée des étoiles* (1974) et *l'Odeur d'un athlète* (1979) le travail de provocation est évident. Il s'agit ici d'une provocation qui d'abord tient à s'inscrire avec violence dans le sens d'une contradiction de l'image littéraire acceptable. On transgresse d'abord l'objet qui fait que cette transgression est possible. C'est l'outrance. C'est l'outrage. «Il nous faut tout dynamiter / s'attaquer délibérément aux skunks capitalistes / par tous les moyens / et à tous les niveaux de la création» (Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*). Et la création passera par l'utilisation concertée d'un lexique de décontextualisation. Changer par le radical, l'évocation d'images qui déplacent l'enjeu littéraire. Travail de sabotage déjà inscrit dans les titres des ouvrages. Révolte éclatante. Textes où l'on frappe à coup de mots sur l'agresseur: «quand les / malades sauvages de l'ordre établi / m'assomment à coup de Molson». Dans les textes de Jean-Paul Daoust surtout publiés dans *Hobo/Québec* sauf pour *Oui, cher* paru chez Cul-Q, on trouve l'exploration d'un lexique du quotidien qui passe par l'expression parlée. Atmosphère de bar et de perte. L'éclatement vient de la tentation de tout dire comme en un flot débordant. C'est l'intrusion de la parole qui parle au direct. Écrire comme ça se

pense. «Perdu dans les bas-fonds de New-York, c'est l'fun qui commence. L'enfer, au moins, n'est jamais désert. Heddy Lamarr se fait pagner, comme Michèle Richard, en train de voler dans un magasin. Les stars sont pauvres. Tout ça est bien triste, hé Mmmmm. La fièvre du sexe est imperméable au soleil. On rêve de bungalow, de lave-vaisselle, d'enfants, de maris tranquilles (quasiment en fortrelle), de ménagères insipides. Mais non, un beau visage passe et voilà la mousson diabolique qui va, encore une fois, nous noyer.» (Jean-Paul Daoust, *Hobo/Québec*, nos 36-37)

Il n'y a pas dans les textes de Daoust de hiérarchisation dans le choix des réseaux lexicaux. On parle autant de Barthes, d'un drink, d'un mal de coeur que d'un piano.

Josée Yvon a beaucoup collaboré à *Hobo/Québec*. Ses textes déjouent souvent l'étiquetage. La révolte ici aussi passe par le lexique. Le corps et les flashes sont passés au rasoir par une écriture cinglante: «Amazonne quotidienne dans les bras doux de la terreur / la bouche l'une dans l'autre, comme deux étoiles neutrons microméliques qui se meuvent lentement» (Josée Yvon, *Hobo/Québec*, nos 36-37). Son dernier livre, *Travesties-Kamikaze* (Les Herbes Rouges) pose d'autres violences, d'autres questions, présente la vie dévalisée, «Folle et démesurée, une vie décousue de l'ennui.» Les mots défilent comme des actes durs: «Elle laisse des sorcières sales, des brisées violentes / l'iconique gangrène de l'odeur des galeries, viande et patates / le bionique ne peut plus rien pour elle.»

Chez Lucien Francoeur le lexique est une question de territoire. Avec des titres comme *Snack Bar* (Les

Herbes Rouges, no 10) *Drive-In* (Seghers, 1976), *Les grand spectacles* (L'Aurore, 1974), il fabrique la mise en mots d'une image de l'américanité spectaculaire. Il travaille les images américaines dans le sens du mythe. Son «Hollywood en plywood» injecte une vision québécoise de la conception européenne d'une certaine Amérique. Dans *Drive-In*, «conduire dans» serait l'enjeu. Être «driver» serait la possibilité communicable. Des phrases courtes, elliptiques, américaines et stylistiques. Violence. Sexe. Brisures sémantiques et rock'n roll. Ce serait donc un petit livre moderne et actuel: «Aventure dans les villes / ainsi des poèmes de ruelles / arrogants comme les / rictus / d'Elvis liberté mais / (provisoire et surveillée car) / Amérique: \$ et menottes dans l'air» (p. 27). Les textes de Francoeur parlent d'une Amérique à la fois mythique et réelle. Scansions de rues, de ruelles syntaxiques, de frissons imaginés. Leur lexique fait basculer la fameuse question du «c'est-tu d'la poésie? c'est-tu pas d'la poésie?». Hors catégorie, Francoeur nous présente son cinérama fragmenté, ses phrases dures, ironiques, folles, incrustées dans le contexte d'une américanité mentale. Musicaux, *Sur la route*, les textes de ce *Drive-In* sont des histoires de cerveaux qui éclatent, des pages de «nuits chez Charles Manson...» Violents et comiques ils s'inscrivent pour la forme en sous-titrages rimbaldiens et rockers au creux d'une imagerie qui tient du décor, du corps et du rythme.» Et à la course dans les vagues / de cette étrange même chair», ils nous parlent.

Avec *Ta dactylo va taper* (publié chez Cul-Q en 1978) et d'autres textes parus dans *La Barre du Jour*, Pauline Harvey change le climat de la recherche lexicale.

Elle y ajoute tous les aléas du travail phonétique refaisant des possibles pour une sémantique de l'inattendu. Ici tout est déplacé. Le référent demeure mais doit suivre le beat:

«Un article en plastique à 54 kopeks
si j'articulais Quobec, un art élastique
un article statique à 54 kopeks
un art plastique si j'articule Québec
un jet supersonique qu'un mécano astique
un mexicain astèque suspecté par un flic
si j'articule félix je stoppe à Texaco
le contrat stipulait un blocus chez les Tchèques
une cataracte choque dans l'optique de Mao
d'une industrie plastique à prix fixe dans l'Arctique»
(Pauline Harvey, *Ta dactylo va taper*, Cul-Q, 1978)

Tête et sexe sont rebrassés dans une profusion d'images de mots et d'intertextes se jouant sonoremment et sémantiquement. Le langage s'explode et se dicte comme objet: «j'écrus, là je viens / j'ai l'âge cullien / j'étais cugelé / de cuge alliengée / j'ai déjà vaincul / je viens d'éjacule» (Pauline Harvey, *La Barre du Jour*, no 53).

Marilyn relisait les plaquettes de poésie qu'elle préfère en se disant que le style n'est pas un mythe. En sortant de la librairie elle remarqua le rythme urbain.

Et d'autres textes et d'autres auteurs: Alain Fiset, *Peau métallique* (Cul-Q), et des textes dans *Hobo/Québec*, Jean-Marc Desgent et son *Frankenstein fracturé* et ses textes du corps révolvé dans *Hobo-Québec* et ailleurs, Louise Bouchard et *Des voix la même* (dans *La Nouvelle Barre du Jour*), Hugues Corriveau et le corps masculin. Michel Gay et la forme scrutée

jusqu'aux *Éclaboussures*, Louis-Philippe Hébert et la passion froide des ordinateurs, François Tétreau et la ville stylisée, et d'autres encore...

Remarques complémentaires:

1. *Les revues*. Le rôle des revues a toujours été primordial dans le contexte culturel québécois, c'est là que s'interpellent les différents courants d'idées, les transformations possibles: La Relève, Le Nigog, Parti Pris, Mainmise, Possibles, Chroniques, Spirale, etc., par leur travaux ont apporté une dimension souvent théorique aux changements de valeurs auxquels le social québécois a été confronté depuis l'ère post-industrielle. Souvent la fiction a également joué un rôle actif en proposant des lectures signifiantes de toute cette agitation d'idées. Lire les revues culturelles c'est prendre le pouls des enjeux. Le nationalisme, le libéralisme, la contre-culture, l'avant-garde, la sociale-démocratie, l'anarchie, voilà un tableau en action qui nous renvoie l'image de l'effervescence d'une société aux prises avec les grands courants actuels dans le domaine des modèles sociaux. Dans ce contexte la fiction sera souvent révélatrice de cette exacerbation.

2. *Textes marginaux*. J'entendrai ici par textes marginaux, ceux qui composent avec le projet de miner le territoire du sécure et de l'établi, ceux qui dans la marge justement inquiètent la page blanche dont ils participent mais que dans leur intention ils voient comme un territoire faussement neutre. Il n'y a pas de marge sans page mais cette marge est souvent nécessaire pour lire de biais d'autres inscriptions que celles de l'ordre ou du traditionalisme. La marginalité d'un texte n'exclut en

rien son efficacité. Il s'agit plutôt d'une attitude, d'une manière de voir et d'agir par rapport au culturel et à ses valeurs. Les textes marginaux seront souvent des dérivés ou encore des utopies qui contiennent en leurs formes les embryons d'une certaine remise en cause des processus de production culturelle. La marginalité n'est pas en soi révolutionnaire mais peut offrir des espaces de respiration pour quiconque veut écrire dans une perspective admettant le doute.

3. *Lire aujourd'hui*. Une telle expression peut contenir quelque chose de conceptuel. On y insinue une hypothèse admettant des transformations de perception du texte selon les informations acquises ou encore les époques ou même les lieux géographiques et culturels. Une mobilité devrait faire partie de toutes nos hypothèses autant au sujet de la littérature contemporaine que pour la littérature du passé. Les oeuvres changent avec le changement. Les lectures demeurent infinies recrusant sans cesse l'aire sémantique d'une pratique fictionnelle analysée selon de nouveaux besoins. Une telle vision donne à l'analyse une allure de relativisation. Il me semble nécessaire de faire confiance aux lectures passées, présentes et futures. Ainsi notre ton ne serait qu'une variante dans les combinatoires d'un décodage lui-même appelé à être remanié.

4. *Lire pour lire*. C'est ici une question de style. On peut adopter par choix une attitude ludique consistant à ne pas nier le plaisir qu'il y a à confronter le langage avec ses mécanismes, ses dérives possibles, ses propres fabulations. Il n'y a rien de péjoratif dans ce parti pris. J'y vois même une manière d'être. Dans «parler pour parler» il y a ce me semble une art des mots auquel

avec un certain amusement on décide de s'adonner. Les scientifiques jamais ne se font entre eux dans leurs travaux le reproche d'être trop scientifique. L'analyse de la fiction me semble par définition, par objet, un peu vouée à l'entreprise fictionnelle. Le langage voulant entrer dans les pores de ce qui le définit ne peut que succomber au frisson épidermique. L'aspect ludique ainsi circonscrit ne me semble pas une limite mais bien plutôt une sorte de postulat qui est à prendre ou à laisser. La fiction selon moi envahit toute production langagière et c'est là sa plus grande zone d'attrait.

5. *Marilyn*. Star de cinéma. Son image hante l'Amérique que par un retour tragique elle explique globalement. American dream mais également super-symbole social. Elle est introduite dans la narration comme un moteur laissant dans son sillon des indices de lecture donnant une version fictive des revues culturelles québécoises. Elle a beaucoup fréquenté ces publications. On la croit en ce moment en train de rédiger une thèse sur le sujet. Niagara Falls a été son point d'observation. Arthur Miller lui a souvent déconseillé de s'intéresser d'aussi près à des revues de poésie. Sur ce sujet la star demeure pourtant passionnée, certains de ses amis diraient énigmatique.

Notes fictives

prendre la parole / l'ouvrir sur elle-même / Marilyn s'adonnait à cette pratique / la fiction cinématographique greffait des images / matérielles / zoom: / titres noms propres citations extraits / détails liens analyses désirs surfaces / c'est une fin de promenade / dans les textes du nouveau / et alors on avance / on s'avance / dans ce jeu on pourrait tout dire / le texte nouveau sort du terroir / il s'enfuit et se préconise / on pense qu'il exagère / on lui donne de l'hermétisme / il reptile / le style n'est pas gêné / il a tout lu / il va tout écrire / on prend le jet de l'avenir / le ticket est d'aventure / la neige n'est pas la fin de tout / et le pays est d'une certaine façon affaire réglée / le texte sort un peu / et sa promenade effarouche / il parle du sort / du corps / du jeu multiple / du vécu / du théorique / il enjambe le réel / il s'amuse un peu / il est en forme / tout se peut / tout s'écrit / il faut tout écrire / il faut tout délire / le texte moderne est urbain / la poésie québécoise s'éclate / la ville comme secousse ultime / s'y couler comme du béton / et que l'explosion Métropolise / la pulsion de l'enjeu / on joue beaucoup / les Bars ferment tard / on est internationaux / la poésie québécoise ne tiendra pas sa place / ne pas oublier de fuir la simplicité rabougrie / open / les portes battent le temps du verbe / citer pour inscrire des abandons à une certaine forme / de sens / bien sûr la vanité / mais aussi le risque / voir et reprendre un texte / le laisser sur la table / sans outil / pointer des scories / qui ne seraient que des indices à rejouer / au Québec le non-passé est à lire comme élément positif / on ne traîne rien / limites et forces d'une littérature / alors tout est possible / et cet espace est québécois / une culture atopique et à faire / une modernité obligatoire, circonstanciée / la parole critique / et la nouvelle fiction / signe des traces / l'échange de la lecture / parler dans et comme un livre / comme tous les livres à la fois / qui nous intéressent / nous surchargent / nous changent en nous mimant au fond / parler dans des textes indiscrets / dans des textes qui glissent / des textes qui disposent de nous / l'individuel traqué / lié / parler les espaces de la lecture comme / actualisation du désir-délire / ces titres qui font que mon texte se déplace / que je saute au milieu / des sens et des pages / là seulement je sais / que le titre n'est qu'une référence / mon plaisir était plus insaisissable / plus réel / la délivrance / et du sens pluriel partout / sans filtre / cent facettes / le narrateur l'analyste et Marilyn / prenaient un verre dans une terrasse / chacun avait en tête un texte différent / ils

buvaient / se payaient du bon temps / la fiction un moment apaisée /
des paysages s'inventaient / précis / sans frontières / ardents / signa-
tures de recherche / les nouveaux textes québécois sont insécurisants /
sans doute s'écrivent-ils / du côté du risque / c'est là qu'on les lit /
qu'on s'y écrit / dans les empreintes de la textualité / des scénarios
possibles prenaient la scène / je parlais d'ouverture dans le sens des
textes / des brèches et des dérives / des nouvelles affirmations / des
mots refaisaient un sourire / fiction et théorie rêvaient / c'est le temps
futur / des textes s'écriront / qui changés nous changeront / des
signes / des souffles / des mots / des idées / s'y acharnent déjà

Remettant ses verres teintés, Marilyn se détacha
lentement du fond de la page laissant derrière elle toute
une ambiance américaine.